

dubravka
ugrešić

baba yaga
a pondu un œuf

DUBRAVKA UGREŠIĆ

BABA YAGA A PONDU UN ŒUF

«Au premier abord, elles sont invisibles. Et puis, un beau jour, vous commencez à les remarquer...» Pupa, une ex-gynécologue acerbe au corps tout fripé, décide d'offrir à ses deux amies des vacances luxueuses dans un spa à Prague. Beba, une ancienne infirmière aux cheveux blonds et aux seins énormes, est la reine des lapsus et cite constamment des poèmes qu'elle n'a jamais appris. Kukla, une grande femme élégante, a été veuve plus souvent qu'à son tour. Pendant leur séjour, ce trio étonnant de vieilles sorcières vivra de folles aventures dans un décor de massages, de mousse, de jeux de hasard : elles croiseront un jeune masseur dont le membre est perpétuellement au garde-à-vous, un Américain richissime, un mafieux russe ruiné et un médecin spécialiste de la jeunesse éternelle...

Avec *Baba Yaga a pondu un œuf*, Dubravka Ugrešić réécrit le mythe slave de Baba Yaga – une sorcière mangeuse d'enfants – pour évoquer le devenir des femmes âgées. C'est un roman érudit, hilarant et plein d'autodérision.

Née en 1949 à Kutina (Croatie), Dubravka Ugrešić est l'une des plus grandes écrivaines contemporaines. Diplômée de littérature russe et de littérature comparée, elle est l'autrice, notamment, du Ministère de la douleur et du Musée des redditions sans condition. Ses positions farouchement anti-nationalistes l'ont forcée, en 1993, à quitter son pays et s'exiler aux Pays-Bas, où elle réside toujours.

BABA YAGA
A PONDU UN ŒUF

du même auteur
chez Christian Bourgois éditeur
dans la collection « Titres » :

LE MUSÉE DES REDDITIONS SANS CONDITION
LE MINISTÈRE DE LA DOULEUR

du même auteur
en numérique

LE MUSÉE DES REDDITIONS SANS CONDITION
LE MINISTÈRE DE LA DOULEUR

DUBRAVKA UGREŠIĆ

BABA YAGA
A PONDU UN ŒUF
LE MYTHE DE BABA YAGA

Traduit du croate
par Chloé BILLON

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
Baba Jaga je snijela jaje

This book was published with the financial
support of the Ministry of Culture and Media
of the Republic of Croatia.



© Dubravka Ugrešić, 2007
All rights reserved

© Christian Bourgois éditeur, 2021,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-267-04379-2

Sommaire

Au premier abord, elles passent inaperçues 9

PREMIÈRE PARTIE

*Pars là-bas – je ne sais pas où. Rappelle ça – je ne
sais pas quoi*..... 13

DEUXIÈME PARTIE

*Demande, mais sache que toutes les questions ne
sont pas bonnes à poser*..... 117

TROISIÈME PARTIE

Plus tu en sais, plus vite tu vieillis..... 323

*Au premier abord,
elles passent inaperçues...*

Au premier abord, elles passent inaperçues. Puis, soudain, telle une souris égarée, un détail anodin se fraie un chemin dans votre champ de vision : un sac à main désuet, un bas qui a glissé le long de la jambe pour s'arrêter sur une cheville enflée, des gants en crochet aux mains, un bibi démodé sur la tête, de rares cheveux gris aux reflets violets. La propriétaire du chatolement violet hoche la tête comme un chien mécanique et sourit d'un sourire blême...

Oui, au premier abord, elles sont invisibles. Elles passent à côté de vous comme des ombres, picorent l'air devant elles, tâtonnent, traînent leurs pieds sur l'asphalte, marchent à petits pas de souris, traînent un Caddie, s'appuient sur des cannes métalliques, ceintes d'une multitude d'improbables sacs et cabas, tel un déserteur encore en attirail militaire complet. Il y en a aussi qui sont encore « en forme » : en robe d'été décolletée, une coquette bordure de plumes autour du col, en vieux manteau de fourrure d'astrakan à moitié mangé aux mites, des coulées de maquillage sur le

visage. (Qui, d'ailleurs, est capable de se maquiller convenablement avec des lunettes sur le nez?!)

Elles roulent à côté de vous comme un tas de pommes frites. Elles marmonnent dans leur barbe, discutant avec leurs interlocuteurs invisibles comme des Indiens. Elles prennent le bus, le tram et le métro comme des bagages oubliés : elles dorment la tête posée sur la poitrine ou restent aux aguets, se demandant à quelle station il faut descendre et s'il faut descendre tout court. Parfois, vous vous arrêtez un instant (juste un instant!) devant les maisons de retraite et vous les observez à travers la baie vitrée : assises à table, elles passent les doigts sur des restes de miettes de pain comme sur du braille et envoient à quelqu'un leurs messages incompréhensibles.

Ces mignonnes petites vieilles dames. Au premier abord, elles passent inaperçues. Et ensuite, les voilà, dans le tram, à la poste, à la supérette, dans les cabinets médicaux, dans la rue, en voici une, puis une deuxième, en face une troisième, une quatrième, une cinquième, mais, mais, il y en a plein tout d'un coup ! Votre regard s'attarde sur les détails : les pieds gonflés comme des beignets dans leurs chaussures serrées ; la peau pendante à l'intérieur du bras, les ongles calcifiés, la peau striée de capillaires. Vous observez attentivement leur teint : soigné – négligé. Vous apercevez une jupe grise et un chemisier blanc au col brodé (d'une propreté douteuse !). Le tissu est devenu fin et grisâtre à force d'être lavé. Elle a boutonné lundi avec mardi, elle essaie de se déboutonner, en vain, elle a de l'arthrose, ses os vieillissent, deviennent creux et légers

comme ceux des oiseaux. Les deux autres l'aident, et, en unissant leurs forces, elles reboutonnent le col. Ainsi boutonnée jusqu'au cou, elle a l'air d'une petite fille. Les deux autres lissent du bout des doigts la fine broderie sur le col, petits cris d'admiration, qu'elle est ancienne, cette broderie, ça me vient de ma maman, oh, comme tout était beau et bien convenable, à l'époque. L'une d'entre elles est trapue, avec une protubérance dure sur la nuque, elle ressemble à un vieux bouledogue. L'autre est plus élégante, mais la peau de son cou est fripée comme celle d'un dindon. Elles progressent en formation serrée, trois poules...

Au premier abord, elles sont invisibles. Et puis, un beau jour, vous commencez à les remarquer. Elles se traînent dans le monde comme une armée d'anges vieilliss. L'une d'entre elles vous accoste, son visage tout près du vôtre. Elle vous observe de ses yeux grands ouverts, de son regard bleu délavé, et énonce sa requête d'un ton à la fois orgueilleux et condescendant. Elle vous demande votre aide, elle doit traverser la rue, et elle ne peut pas le faire toute seule, ou monter dans le tram, et ses genoux ont lâché, elle doit trouver une rue et un numéro, et elle a oublié ses lunettes... Vous ressentez une soudaine compassion envers la vieille créature, vous accomplissez, ému, votre bonne action, empli de la satisfaction du protecteur... C'est là, à cet instant précis, qu'il faut s'arrêter, résister au chant des sirènes, user de toute la force de votre volonté pour faire baisser la température de votre cœur. Souvenez-vous, leurs larmes n'ont pas la même signification que les vôtres. Car si vous

faiblissez, si vous baissez la garde, si vous échangez un mot de plus, vous serez en leur pouvoir. Vous glisserez dans un monde où vous n'auriez pas dû entrer, car le moment n'est pas venu pour vous, car, grâce à Dieu, votre heure n'a pas encore sonné.

PREMIÈRE PARTIE

Pars là-bas – je ne sais pas où
Rapporte ça – je ne sais pas quoi

*Les oiseaux
dans la frondaison des arbres
qui poussent sous les fenêtres
de maman*

L'été, dans le quartier de Novi Zagreb où vit maman, l'air pue la fiente d'oiseau. Dans les feuilles des arbres devant l'immeuble de maman bruissent des milliers et des milliers d'oiseaux. Les gens disent que ce sont des étourneaux. Les oiseaux sont particulièrement bruyants lors des après-midi orageux, avant la pluie. Parfois, un habitant excédé prend sa carabine à air comprimé et les chasse d'une rafale de tirs. Les oiseaux s'envolent, s'élancent vers le ciel en nuées denses, tracent des lignes de gauche à droite et de haut en bas, comme s'ils peignaient le ciel, puis, dans un pépiement hystérique, comme une grêle estivale, ils s'abattent sur les grandes feuilles. C'est bruyant comme dans la jungle. Toute la journée, un rideau sonore est déployé, donnant l'impression que dehors la pluie tambourine sans discontinuer. Portées par les courants d'air, des plumes légères entrent dans l'appartement par les fenêtres ouvertes. Maman prend sa balayette, rassemble les plumes en râlant et les jette à la poubelle.

« Mes tourterelles ont disparu, soupire-t-elle. Tu te souviens de mes tourterelles ?

— Oui, je me souviens », je dis.

Je me rappelle vaguement qu'elle s'était attachée à deux tourterelles, qui venaient sur sa fenêtre. Elle détestait les pigeons. Leurs roucoulements rauques du matin la rendaient folle.

« Saleté de volatiles répugnants ! s'écrie-t-elle. Tu as remarqué qu'eux aussi ils avaient disparu ?

— Qui ?

— Ben, les pigeons ! »

Je n'y avais pas prêté attention, mais, de fait, on dirait bien que même les pigeons ont plié bagage.

Les étourneaux l'énervaient, particulièrement cette puanteur l'été, mais elle semblait en avoir pris son parti. Car, à la différence des autres, son balcon, au moins, était propre. Elle me montre la petite surface souillée juste au bord de la balustrade.

« Chez moi, ils ne salissent que cet endroit. Tu devrais voir le balcon de Ljubička !

— Pourquoi ?

— Il est tout merdeux ! » dit-elle en riant comme une petite fille.

Coprolalie infantine, manifestement, le mot *merdeux* l'amuse. Tout comme il amuse son petit-fils de dix ans.

« Comme dans la jungle, je dis.

— Tout à fait, comme dans la jungle, acquiesce-t-elle.

— Même si aujourd’hui c’est la jungle partout», j’ajoute.

Et, de fait, les oiseaux semblent avoir échappé à tout contrôle, ils ont occupé les villes, investi les parcs, les rues, les buissons, les bancs, les terrasses des restaurants, les stations de métro, les gares. Et nul ne semble remarquer cette invasion. Les villes européennes sont envahies de pies – russes, dit-on – dans les parcs, les branches des arbres ploient sous leur poids. Les pigeons, les mouettes, les pies survolent les cieux, et les lourdes corneilles noires aux becs ouverts comme des pinces se dandinent sur les pelouses. Dans les parcs d’Amsterdam, des perruches vertes échappées de leurs cages se sont multipliées : leurs nuées bariolent le ciel comme des dragons de papier. Les canaux d’Amsterdam ont été investis par de grandes oies blanches, qui se sont arrêtées là un instant pour se reposer à leur retour d’Égypte, et y sont restées. Les agressifs moineaux des villes se sont enhardis au point de vous arracher le sandwich des mains et de se pavaner avec insolence sur les tables des terrasses des cafés. Les fenêtres de mon appartement provisoire à Dahlem, l’un des plus beaux et plus verdoyants quartiers de Berlin, faisaient pour les oiseaux locaux office de piste d’atterrissage favorite pour leurs fientes. Et il n’y avait rien à faire, à part baisser les stores, tirer les rideaux, ou se lancer chaque jour dans le nettoyage laborieux des vitres souillées.

Elle hoche la tête, mais on dirait qu’elle ne m’écoute pas.

L'invasion des étourneaux dans son quartier a commencé, semble-t-il, il y a trois ans, quand elle est « tombée malade ». Les mots du diagnostic médical étaient longs, menaçants et « vilains » (*C'est un vilain diagnostic*), ce pour quoi elle avait opté pour l'expression « tomber malade » (*Tout a changé quand je suis tombée malade!*). Parfois, elle s'enhardissait et, touchant son front du doigt, disait :

« Tout ça, c'est la faute de ma... toile d'araignée... »

La « toile d'araignée », c'étaient des métastases au cerveau, qui avaient fait leur apparition dix-sept ans après son cancer du sein, détecté à temps et soigné avec succès. Elle avait passé quelque temps à l'hôpital, subi une dizaine de séances de rayons, et s'était rétablie. Elle passait régulièrement des examens, tout le reste était plus ou moins en ordre, et rien de particulièrement dramatique ne s'était produit. La « toile d'araignée » était restée dans un recoin sombre, difficilement accessible de son cerveau, et elle ne bougeait pas. Avec le temps, elle en avait pris son parti, s'était familiarisée avec elle, et l'avait adoptée comme un sous-locataire indésirable.

Ces trois dernières années, sa biographie s'était réduite à une liasse de certificats de sortie d'hôpital, d'analyses médicales, de lectures de radios, et son album photo à des IRM et des scanners de son cerveau. Sur les clichés, on voyait son beau crâne ovale planté au bout de sa colonne vertébrale, légèrement penché en avant, les contours nets du visage, les paupières baissées comme si elle dormait, les méninges

semblables à un étrange bonnet, et au coin des lèvres, un léger sourire, à peine perceptible.

« Sur la photo, on dirait que j'ai de la neige dans la tête... », dit-elle en désignant le scanner.

Les arbres à la dense frondaison qui poussent sous les fenêtres sont hauts, ils arrivent jusqu'à l'appartement de maman, au sixième étage. Dans les frondaisons bruissent des milliers et des milliers de petits oiseaux. Lovés dans le torride air estival, nous vaporisons nos expirations, nous, les habitants, et les oiseaux. Dans le noir, des centaines de milliers de cœurs, humains et aviaires, battent à des rythmes différents. Les courants d'air apportent des plumes blanchâtres par les fenêtres ouvertes. Les plumes atterrissent comme des parachutistes.

REMERCIEMENTS

Je remercie Tvrtko Cvjetković pour son soutien pendant l'écriture de ce livre, et pour les discussions stimulantes que nous avons menées lors de nos promenades dans la forêt d'Amsterdam pendant l'été 2007. Je remercie Mirjana Wittmann, Maja Bojadžijevska, Dejan Ilić et Tvrtko Cvjetković, les premiers lecteurs de ce livre, alors sous forme de manuscrit, pour leur enthousiasme et leurs commentaires éclairants.

dubravka
ugrešić
baba yaga
a pondu un œuf

3

Baba Yaga a pondu un œuf Dubravka Ugrešić

Cette édition électronique du livre
Baba Yaga a pondu un œuf de Dubravka Ugrešić
a été réalisée le 17 mars 2021
par Christian Bourgois éditeur.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
ISBN : 9782267043778
ISBN PDF : 9782267043792
Numéro d'édition : 2495